

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 76 (1968)
Heft: 1-2

Artikel: Aimé-Louis Herminjard, notre bénédictin vaudois 1817-1900
Autor: Meylan, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-57680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aimé-Louis Herminjard, notre bénédictin vaudois

1817-1900

Le nom d'Herminjard est lié inséparablement à l'œuvre monumentale qui fut la sienne sa vie durant, la *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*. Cette œuvre est celle d'un éditeur de textes, à la manière des grands maîtres du passé. C'est pourquoi je pense qu'on peut reprendre le mot prononcé par Félix Bovet, lors du jubilé de 1896 : « Herminjard appartient à la lignée des humanistes du XVI^e siècle, Erasme, Juste Lipse, Grotius. »¹

Fortem et tenacem propositi virum, ce vers d'Horace semble fait pour caractériser l'homme et sa vie, une vie droite, rectiligne, tendue vers le même but. Mais on se tromperait singulièrement si l'on pensait que cette existence fut facile, et ce long chemin, plus de trois quarts de siècle, sans obstacles et sans souffrances.

La vie d'Herminjard, elle, tient en quelques dates. Après les années de jeunesse et les études à l'Académie de Lausanne, avec

N.B. — Les lettres citées dans le texte se trouvent toutes, sauf indication contraire, au Musée historique de la Réformation à Genève, dans un dossier personnel adjoint aux fiches et aux copies amassées par Herminjard en vue de la *Correspondance* qui devait se poursuivre jusqu'à la mort de Calvin (1564). Bien que ce dossier soit très loin d'être complet, il a permis néanmoins d'organiser, lors du centenaire de la publication du tome I de la *Correspondance* en 1966, une exposition suggestive, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, puis à la Bibliothèque publique de Genève. Voir le catalogue, dû aux soins de M^{me} Hélène Picard. La biographie d'Herminjard est encore à écrire.

¹ *Jubilé de M. Herminjard*, Lausanne 1896. Cette plaquette de 120 pages contient les discours prononcés à Beau-Rivage, ainsi que le texte des nombreuses adresses et diplômes reçus de tous les coins de l'Europe. Mais rien ne vaut le récit d'une visite à Herminjard dans son cabinet de Longeraie qu'Emile Doumergue a placé comme un dernier hommage, en tête du second volume de son monumental *Jean Calvin*, Lausanne 1902.

des maîtres qui s'appellent Juste Olivier, Alexandre Vinet, Samuel Chappuis, sans oublier les amitiés de classe et celles de Zofingue, ce sont près de vingt années de préceptorat dans de grandes familles russes, en Ukraine et à Odessa, pour gagner sa vie, tout en commençant d'amasser un trésor de documents relatifs à la Réformation du XVI^e siècle, dont il veut écrire l'histoire. Puis dix années passées à Genève, de 1862 à 1871, dans un milieu hospitalier, qui facilite de toutes manières, matériellement et moralement, son grand labeur. Enfin le mariage et le retour à Lausanne, où il se fixe, pour ne plus la quitter, dans la grande maison de Longeraie, au milieu des vignes, création toute récente de l'architecte Elie Guinand.

Herminjard nous apparaît ainsi comme le type de ces « Privatgelehrten » du temps passé, sans obligation professionnelle, mais aussi sans traitement fixe, versé par une collectivité officielle. Comme il n'avait pas de fortune personnelle, ni lui ni sa femme, il a dû gagner son pain au jour la journée, en prenant des pensionnaires qu'il faut à la fois nourrir, instruire et, s'il se peut, éduquer, en donnant des leçons en ville, en enseignant le latin et l'histoire générale dans l'Ecole préparatoire adjointe à la Faculté de théologie de l'Eglise libre.

Quand on sait, ou plutôt quand on apprend, que sa santé a toujours été précaire, on s'émerveille encore davantage qu'il ait pu fournir jusque passés quatre-vingts ans un travail d'une telle qualité. Rappelons que le tome IX et dernier de la *Correspondance* a paru en 1897. Or, en 1858 déjà, écrivant au professeur Darest de Paris, pour lui communiquer le texte d'une lettre de François Hotman, Herminjard s'excuse du retard de son envoi en ces termes :

« Dès les premiers jours de mon arrivée à Lausanne, le médecin m'a interdit si formellement toute lecture ou écriture que j'ai dû passer plusieurs mois dans une inaction fort pénible. »

La myopie de ses yeux était si prononcée que pour couper le cigare dont il était grand amateur, il devait, dit-on, glisser le canif entre son œil et le verre bombé de ses grosses lunettes. Cela ne l'a pas empêché d'être le meilleur paléographe du XVI^e siècle que notre pays ait connu ; la sûreté de ses lectures, l'exactitude de ses transcriptions sont bien connues de ceux qui

ont travaillé après lui sur les pièces originales des « Unnütze Papiere » des archives de Berne ou sur les lettres de Calvin et de Farel.

Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'il s'est formé tout seul au déchiffrement des vieilles écritures et à la pratique des grands érudits de France ou d'Allemagne. Un Henri Bordier¹, né la même année que lui, en 1817, a eu le privilège d'entrer tout jeune à l'Ecole des chartes et de faire une brillante carrière de savant aux Archives nationales, puis à la Bibliothèque nationale de Paris. Or une amitié solide, faite d'estime réciproque, unira les deux hommes, le chartiste de Paris et l'« outsider » qui n'a pas d'autre titre que sa licence en théologie obtenue en 1844 à l'Académie de Lausanne. Voici en quels termes Bordier lui écrit en janvier 1870 :

« Vous êtes de ceux qui ne se paient pas de mots, du moins pas des premiers mots venus, et si vous saviez combien je vous aime ainsi, mon cher Hypercritique, vous seriez peut-être moins chatouilleux avec moi. C'est votre rôle, c'est votre secret, c'est votre génie, d'être ainsi chatouilleux à l'excès. Est-ce que sans cette recherche infinie, sans cet impérieux besoin de la parfaite justesse dans la pensée et dans son expression, nous aurions le juste, l'exact, le perlé des sommaires et des notes de la *Correspondance des réformateurs*? Jamais, soyez-en sûr. »

En 1852 déjà, Louis Vulliemin, l'érudit vaudois qui a veillé avec une sollicitude quasi paternelle sur Herminjard, parlant de lui à Charles Eynard², écrivait :

« Permettez-moi, Monsieur et bien cher ami, de vous remercier de votre bienveillante intervention en faveur d'Herminjard auprès d'une Société anglaise. J'ai vu la collection de notre ami. Je sais avec quel amour, quelle piété et quelle scrupuleuse exactitude il a travaillé. On ne s'est point encore occupé de la tâche qu'il s'est donnée avec un soin pareil à celui qu'il y a mis. Je ne vous dis pas son désintéressement,

¹ Sur Henri-Léonard Bordier (1817-1888) le grand érudit auquel nous devons la refonte de la *France protestante* des frères Haag, qui n'a malheureusement pas dépassé la lettre G, voir l'adieu prononcé sur sa tombe par Léopold Delisle dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1888, p. 536, et dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1888, p. 559 s.

² Un certain nombre de lettres de Louis Vulliemin se trouvent dans la volumineuse collection des papiers Eynard, à la Bibliothèque publique de Genève, ms. suppl. 1965.

ni sa tranquille mais continue activité. Il ne veut laisser inexploré aucun lieu dans lequel peut se trouver quelque témoin de l'œuvre des réformateurs. Il a déterminé la date de lettres nombreuses qui n'en portent point. Il a rendu à leurs auteurs les lettres pseudonymes, nombreuses aussi, et jusques ici presque toutes publiées sous leur nom d'emprunt. Il a élucidé l'histoire dans de nombreux détails, parmi lesquels il en est d'un haut intérêt.

» Sa collection renferme près de 800 lettres inédites de Calvin, Farel et Viret, et en tout de 16 à 1800 pièces relatives à l'histoire de la Réforme. Sa pensée est que ces lettres doivent être publiées par ordre chronologique... »

Quinze ans plus tard, s'adressant au grand public, Vulliemin dans la *Revue chrétienne*¹ présentait comme suit le premier volume de la *Correspondance* :

« La dissertation sur Pierre Viret, présentée à l'Académie de Lausanne, devint un livre, un de ces livres qui se font, se refont et, qui sait, peut-être ne s'achèvent jamais, parce que en matière historique la recherche est infinie, que l'on découvre sans cesse de nouveaux matériaux et que pour un esprit comme celui de M. Herminjard, il n'est permis à l'historien de faire son œuvre qu'après que l'historiographie a fait la sienne, aussi sincère, aussi complète, aussi exacte qu'il est possible de la poursuivre... »

» C'est ainsi qu'il en est venu à rassembler 4000 lettres, la plupart inédites, des réformateurs et de leurs disciples, un grand nombre de messages officiels relatifs à l'établissement de la Réforme en France et dans la Suisse romande et que, parti du point qui a été le centre de ses recherches, il a parcouru la circonférence d'un vaste champ. Riches archives, formées par vingt et quelques années de travaux poursuivis avec constance et dévouement... »

Avec de telles exigences dans la quête des documents, dans l'interprétation des textes et dans la critique des sources, on comprend sans peine qu'Herminjard se soit heurté à celui qui passait alors pour l'historien par excellence de la Réformation, Jean-Henri Merle d'Aubigné². Homme du Réveil, Merle s'était enthousiasmé, lors des fêtes de la Wartbourg en 1817, pour

¹ *Revue chrétienne*, 1867, p. 77 s.

² Voir la biographie écrite par sa fille, M^{me} CHARLES BIÉLER, *Une famille du Refuge, Jean-Henri Merle d'Aubigné*, Genève 1930. Retraçant avec une piété filiale ces passes d'armes, M^{me} Bieler a ces mots significatifs : « On n'est jamais trahi que par les siens », p. 210 s.

l'œuvre de Luther. Chargé d'enseigner l'histoire ecclésiastique dans l'Ecole libre de l'Oratoire, fondée à Genève en 1831 pour former des pasteurs évangéliques, en face de l'Académie où régnait alors un Jean-Jacques-Caton Chenevière, grand adversaire des « mômiers », Merle avait tiré de ses leçons une vaste fresque, haute en couleurs, dramatique à souhait, où les personnages agissaient et parlaient sur la scène du monde. Les cinq volumes de l'*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Luther*, parus de 1835 à 1853, suivis de cinq autres volumes consacrés au temps de Calvin, avaient fondé sa réputation. Traduits en allemand, puis en anglais, ces livres avaient trouvé des lecteurs enthousiastes jusque dans les chaumières de l'Ecosse et chez les pionniers du Far West. Le roi de Prusse lui avait décerné la grande médaille d'or « pour le mérite », et la reine Victoria l'avait reçu au palais de Buckingham. Or les premiers volumes de la *Correspondance* allaient dénoncer, très discrètement, il est vrai, implicitement comme le dit Herminjard, de nombreuses erreurs dans l'interprétation des textes latins et autres où Merle avait puisé trop hâtivement. Sans doute Herminjard se bornait-il à relever dans ses notes les affirmations hasardeuses ou insoutenables de « certains historiens modernes » qu'il se gardait bien de nommer. Mais les amis d'Herminjard, ses répondants, peut-on dire, Samuel Chappuis dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, Louis Vulliemin dans la *Revue chrétienne* de Paris, aussi bien que l'auteur anonyme du feuilleton du *Journal de Genève*¹, en soulignant la nouveauté des résultats acquis par Herminjard, ne pouvaient manquer de faire le procès de l'histoire telle que Merle d'Aubigné l'avait contée. Vulliemin n'hésitait pas à parler de deux méthodes opposées, et le critique du *Journal* (ce devait être Rilliet de Candolle) se déclarait convaincu que « cette histoire n'avait été encore ni suffisamment étudiée ni définitivement écrite ».

On conçoit aisément que le vieux Merle se soit ému — il avait alors plus de soixante-dix ans —, qu'il ait cru à un complot dirigé contre sa personne.

« J'ai eu les honneurs d'une bataille, écrit-il dans sa *Critique d'une critique*, à l'adresse de Louis Vulliemin. Les divers

¹ *Le Chrétien évangélique*, 1867, nos 9 et 10. *Revue chrétienne*, 1867 et 1868. *Journal de Genève*, 21 juillet 1868.

corps d'armée sont partis à la fois de Genève, de Nîmes, de Lausanne et se sont concentrés à Paris. J'en suis confus, de telles démonstrations n'ont lieu d'ordinaire qu'à l'occasion de beaux ouvrages. Je serais donc l'homme le plus ingrat du monde, si je n'aimais pas ceux qui mettent tant d'ardeur à m'attaquer. Je dois pourtant l'avouer, nous nous sommes battus... »

Et dans la préface au tome V de son *Histoire* (datée de Genève, novembre 1868), il écrivait :

« Personne peut-être ne s'est réjoui plus que nous quand on apprit, il y a quelques années, qu'un jeune littérateur du canton de Vaud¹, M. Herminjard, s'occupait de cette importante collection. Nous regrettions seulement qu'elle n'eût pas été publiée trente ans plus tôt, puisqu'elle aurait peut-être plus d'une fois abrégé nos recherches. »

Mais cette amabilité condescendante cachait mal un dépit profond de voir son œuvre d'historien mise en question. Au lieu de faire son *mea culpa*, de plaider les circonstances atténuantes et de reconnaître que l'histoire romantique avait fait son temps, il se défend en prenant l'offensive ; il s'en prend en particulier au *Chroniqueur* de Vulliemin, paru trente ans plus tôt. Il discute, il ergote, et tout en esquivant les critiques qui lui sont faites, il prétend les réfuter. Enfin il triomphe en opposant la « Chronique » de ses adversaires à l'*Histoire*, dont il se réclame ; laissant à ses contradicteurs les mesquines chicanes de mots et de dates, il invoque l'âme de l'histoire, dont il est l'interprète.

Rien ne pouvait être plus contraire à l'honnêteté foncière d'Herminjard, qui n'hésite pas à parler de mauvaise foi dans une lettre à Vulliemin, où il déplore que son respectable ami soit en butte « aux coups de boutoir du grand Hérodote ». Et de conclure par ces mots : « A quoi bon lutter, si on ne joue pas franc jeu ? »

C'est au *Journal de Genève*, du 30 avril 1875, que j'emprunterai un jugement d'ensemble, sévère mais juste, sur l'œuvre de

¹ Ces mots dédaigneux allaient fournir à un contemporain spirituel, qui n'était autre que Marc Monnier, le refrain d'une *Héroïde* en sept strophes où le chétif critique est apostrophé à chaque tour : « Jeune littérateur vaudois ! »

Merle d'Aubigné, dans le feuilleton¹ consacré au tome VI de *l'Histoire de la Réformation* :

« Si le rôle de l'historien doit être celui de l'avocat, et non du juge, dans le tribunal où se poursuit l'investigation de la vérité, on peut dire que M. Merle a mis au service de la cause qu'il a plaidée une grande vigueur d'exposition, une profonde persuasion du bon droit de son client, une vivacité de sentiment et une ardeur de sympathie qui devaient lui conquérir de nombreux suffrages de la part de ceux qui pensent que quand un réformé parle de la Réforme, tout doit pour lui se subordonner à l'admiration. L'admiration est en effet le sentiment qui domine toute l'œuvre de M. Merle, qui lui donne le souffle et la vie. C'est sa force, c'est sa faiblesse. Le livre a tous les avantages de l'histoire militante, il en a tous les inconvénients. »

Un conflit d'un tout autre ordre faillit compromettre la suite même de l'entreprise, ce furent les difficultés d'Herminjard avec son éditeur, Georg, de Bâle². Le contrat de publication, passé en 1864, prévoyait un tirage d'au moins 800 exemplaires, plus 50 à l'auteur, avec la possibilité d'aller jusqu'à 1250. A partir du 400^e exemplaire vendu, Herminjard devait toucher un franc par volume. Et les volumes devaient se succéder de huit en huit mois. En fait, il fallut environ deux ans à la conscience exigeante de l'auteur pour faire paraître chacun des quatre premiers tomes de la *Correspondance*. Et, par surcroît, la vente fut plus que décevante, si bien que Georg se lassa de payer sans contrepartie les factures des imprimeurs de Genève, MM. Schuchardt et Ramboz. Un échange de lettres pénible s'ensuivit et finalement, dans l'été 1874, l'impression du tome V fut suspendue sans avis préalable. On put craindre le pire. Ce fut Ernest Chavannes, l'érudit lausannois, qui s'entremit et qui réussit, non sans peine, à faire signer aux deux parties un additif au contrat de 1864. Georg continuerait à publier à ses frais la *Correspondance*, dont la matière lui serait livrée aussi régulièrement que possible. Mais de son côté, Herminjard renonçait à toucher aucun droit d'auteur, et il sacrifiait les sommaires placés en tête des lettres latines, ces sommaires qui lui tenaient si fort à cœur, et qui sont aujourd-

¹ *Journal de Genève*, 30 avril 1875.

² Les pièces de ce litige se trouvent également dans le dossier du Musée historique de la Réformation.

d'hui encore, il n'est que juste de le dire, d'une si grande utilité. De ce fait, il fallut recomposer les premières feuilles du tome V.

Après cette grave alerte, l'entreprise se poursuivit avec la « majestueuse lenteur » dont parle un compte rendu de la *Revue de théologie et de philosophie*¹. « Majestueuse lenteur », le mot est cruel, quand on sait les difficultés financières dans lesquelles Herminjard s'est débattu toute sa vie. Et ceux qui le pressaient d'avancer plus vite ne s'y prenaient pas toujours de la bonne manière, témoin cette pointe, jetée en passant par le professeur Jean-François Astié dans un article de la *Revue*² — on sait qu'il était coutumier de ces fousades. Voici comment Herminjard présente la chose à son ami Charles Berthoud :

« Dans un article fort intéressant (biographie du pasteur Le Savoureaux, fils d'un marin breton), M. Astié a nommé votre serviteur en disant : Pourquoi faut-il que cet homme, qui n'est plus de notre temps, s'attarde dans les errements de la petite vitesse, alors que tout marche par trains éclairs ? Son 7^e volume embrasse un peu plus d'une année. *Eheu ! Eheu ! fugacas [sic] labuntur anni*, Monsieur le savant.

» Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir. Essuyez-vous [sic] sous la main un couvent de bénédictins, c'est tout au plus, du train dont vous y allez, si vous laisseriez apercevoir à vos admirateurs le bout de la carrière, etc., etc. — Boum, boum, en voilà des coups de grosse caisse, avec accompagnement de serpents, plutôt que de pataquès. Que dites-vous de ces imprimeurs et de ces correcteurs éclairs ? »

La correspondance échangée avec Charles Berthoud³, le fin lettré neuchâtelois, retiré à Gingins, est sans doute la plus considérable qui nous reste d'Herminjard lui-même. Une bonne centaine de lettres, allant de 1876 à 1894, plus une vingtaine de

¹ *Revue de théologie et de philosophie*, 1883, p. 425.

² *Ibidem*, 1887, p. 18, note.

³ Les lettres d'Herminjard à Charles Berthoud ont dû lui être rendues après la mort de celui-ci, en 1894. Je ne sais pas ce qu'il est advenu des lettres de Berthoud à son correspondant de la Longeraie. Philippe Godet a pu les consulter, alors qu'il rédigeait ses articles sur Berthoud pour le *Musée neuchâtelois*, 1895 et 1896. Les recherches, faites sur ma demande, à la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel sont restées jusqu'ici sans résultat. — Tout compte fait, je constate qu'il existe une série plus riche encore, celle des lettres à Théophile Dufour, environ 140 lettres, conservées à la Bibliothèque publique de Genève, ms. fr. 3836.

cartes postales en latin, pleines de récits savoureux¹, de détails piquants, de citations classiques et de réminiscences de jeunesse, mais aussi de retours sur soi-même, d'aveux de lassitude et parfois de découragement. Nulle part ailleurs, Herminjard ne se livre comme dans ces épîtres familières.

« Vos lettres forment une guirlande toute fleurie de choses aimables et de remerciements, écrit-il le 4 février 1876. J'accepte avec joie vos félicitations qui partent d'un cœur jeune encore et tout pétillant. Vous savez vivre dans vos amis et vous oublier vous-même. Mais cet élan de pur *amor*, comme disaient nos Latins, doit mettre vos amis en garde contre les illusions que vous vous faites à leur égard. Je ne suis point l'infatigable, trouvant du temps pour tout, que vous croyez. La rêvasserie, la « *Sehnsucht* », les souvenirs du passé ont toujours eu trop d'emprise sur moi. Je les refoule à l'aide du travail parfois acharné, souvent languissant. Comme vous, je fais des plans, mais je n'en réalise aucun, ce qui n'est pas le cas du solitaire de Gingins... »

Ce que ses amis pensaient de lui, ils auront enfin l'occasion de le lui dire publiquement, dans la journée du 7 novembre 1896, et cette fois ce sera un triomphe, car les autorités de son pays, les universités suisses aussi bien que les Sociétés savantes de l'étranger, ont tenu à se faire représenter à ce jubilé de quatre-vingts ans. A vrai dire, il y avait longtemps que les récriminations d'un Merle d'Aubigné étaient tombées dans l'oubli. Et chaque nouveau volume de la *Correspondance* était accueilli comme un cadeau de prix par les connaisseurs. « Ein neuer Band von Herminjard ist stets ein Ereignis. Der VII^{te} ist den früheren ebenbürtig », écrivait dans le *Theologischer Jahresbericht* de Leipzig² un des meilleurs spécialistes de la Réforme en Italie,

¹ Je ne résiste pas au désir de citer au moins un passage d'une des dernières lettres (4 janvier 1894), où il est parlé de Platon (Platon, c'est le philosophe Charles Secrétan, de deux ans seulement l'aîné d'Herminjard) : « J'ai visité notre Platon. M^{me} Louise lui tenait compagnie devant un bon feu, et il fumait sa pipe, non pas celle « au tuyau long et noir », mais de frêle roseau. Comme je lui disais que les yeux pétillants d'esprit et de bonté de M^{me} Louise devaient le réjouir (oh ! elle n'était plus là), il me répondit : « Je ne les vois plus, ma vue se trouble, je ne lis que du gros et ne puis faire autre chose. » Puis passant aux clans vaudois, il refit toute l'histoire politique du canton de Vaud depuis 1830, s'arrêtant particulièrement sur les meneurs, avec de bons coups de bec. Louis Ruchonnet a été plus ménagé que les autres, Eytel habillé magistralement. *Sic me docuit Apollo a puero bene doctus. Vale. Tuus A. L. H.* »

² *Theologischer Jahresbericht*, 1886, p. 204.

Karl Benrath. Et c'est le jeune professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté libre de théologie, Henri Lecoultre, le fils de son vieil ami Elie Lecoultre, de Genève, qui transcrivait cette appréciation sur une carte postale, à l'adresse d'Herminjard, alors en vacances à la Vallée de Joux. De son côté, la *Revue de théologie et de philosophie*, comme pour faire oublier la sortie malencontreuse d'Astié, publiait un grand compte rendu, signé Henri Vuilleumier¹, dont je retiens ce qui suit : « Ce commentaire atteste une érudition colossale, ou plutôt il y a là mieux que de l'érudition ; il y a une connaissance intime des hommes et des choses. Avec la science il y a du *pectus*. Et ce qui est plus admirable peut-être que l'abondance, l'exactitude, la variété des renseignements, c'est l'extrême circonspection dans les cas douteux, la sage réserve en matière de conjectures. Cette vertu n'est pas ce qui inspire au lecteur le moins de confiance et de sécurité. »

HENRI MEYLAN.

¹ *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 215.